

lant de cet âge redoutât d'être grondé, cela se comprenait de soi ; mais qu'il comptât avec la peine qu'il pouvait causer à ses parents, c'était une chose bien rare, une chose qui, sur le champ, me donna le désir de connaître la tante capable d'inspirer cette délicatesse de sentiments.

En conséquence, après avoir assuré à mon nouvel ami que je plaiderais sa cause, je finis par le décider à m'indiquer sa demeure : elle était à Plélan. J'avais donc devant moi la perspective d'une course de six bons kilomètres, aller et retour. Mon parti fut vite pris. J'emmenai l'enfant chez moi. Je lui fis préparer un bol de vin chaud, j'empruntai un costume appartenant au jeune fils de mon hôtesse, puis, ayant réuni en paquet les vêtements mouillés, je me mis en route avec mon protégé.

Pendant le trajet, il me donna des renseignements sur sa famille. Il était le plus jeune de six enfants. Il avait perdu ses parents dès son bas-âge, et était élevé, avec ses trois frères et ses deux sœurs, par une tante qui était « tout à fait bonne », qu'ils aimaient bien et que « tout le monde » aimait bien aussi.

— Cependant, dis-je, tu lui désobéis ; car je suis certain que ta tante est très inquiète aujourd'hui, en ne te voyant pas revenir.

— Oh ! Monsieur, c'est Jean qui est cause de tout çà. Je vous assure que je ne recommencerai pas.

Nous arrivâmes à Plélan. La maison de la tante Martine était, comme cela arrive dans beaucoup de petites localités, une boutique où se vendaient tous objets quelconques nécessaires aux besoins des compagnards.

Nous pénétrâmes dans la maison, trouvant à peine un passage au milieu des barils d'épicerie, des piles de drap, des boîtes à mercerie.

La tante Martine poussa, à notre vue, une exclamation, et courut à l'enfant.

— Petit désobéissant ! s'écria-t-elle. D'où viens-tu encore ? Comment peux-tu me faire tant de chagrin ?

L'enfant me jeta un coup d'œil suppliant. Suivant la promesse que je lui avais faite, j'expliquai l'accident arrivé et terminai en sollicitant un pardon complet. A la pensée du danger qu'avait couru son neveu, la tante Martine oublia sa mercuriale : serrant l'enfant avec force dans ses bras, elle l'accabla de caresses, puis se confondit en remerciements envers moi.

(A Continuer.)

V. VATTIER D'AMBROUSE.